

## RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

### Sciences, connaissance et vérité

Sartenaer, Olivier

*Published in:*  
Ethica Clinica

*Publication date:*  
2021

[Link to publication](#)

*Citation for pulished version (HARVARD):*

Sartenaer, O 2021, 'Sciences, connaissance et vérité', *Ethica Clinica*, vol. 103, pp. 20-25.

#### General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

#### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

# Sciences, connaissance et vérité

**Olivier Sartenaer**

Boursier Wernaers/FNRS  
Université libre de Bruxelles

Chargé de cours invité en épistémologie  
Université catholique de Louvain

Paru dans *Ethica Clinica*, 103 (2021).

## Introduction : connaissance et vérité

Depuis le *Théétète* de Platon et, quelque peu plus récemment, sa remise au goût du jour dans le *Perceiving* de Roderick Chisholm<sup>1</sup>, la théorie dite « classique » de la connaissance nous indique que, pour qu'un sujet cognitif S puisse prétendre connaître une proposition P, trois conditions s'avèrent nécessaires et suffisantes. En l'occurrence, pour que P compte parmi les connaissances de S, il s'agit pour S (i) de croire P, (ii) que P soit vraie et, enfin, (iii) que S soit justifié à croire P.

Proposons d'emblée une illustration de cette théorie afin d'en rendre l'aspect formel plus concret. Si Alice sait qu'elle possède 4 cousins germains, c'est parce que (i) elle croit qu'elle a 4 cousins germains (qu'elle ait 4 cousins germains est une proposition qu'elle tient effectivement pour vraie) ; (ii) il est vrai qu'elle a 4 cousins germains (qu'elle ait 4 cousins germains est de l'ordre du fait) ; et, enfin, (iii) elle est justifiée de croire qu'elle a 4 cousins germains (elle a par exemple participé à de nombreuses fêtes de famille où ses cousins germains étaient présents et elle les a bien comptés ; ou bien ses grands-parents lui ont constitué un bel arbre généalogique de la famille où ses 4 cousins germains sont identifiables ; ou bien ses parents lui ont dit que leurs frères et soeurs n'ont jamais eu au total que 4 enfants ; etc.).

Selon la théorie classique de la connaissance, on peut donc *ignorer* - ici entendu au sens restreint de « ne pas savoir ou connaître » - d'au moins trois manières différentes, correspondantes à la mise en échec de chacune des trois conditions précitées. Premièrement, on peut par exemple ignorer qu'une forme de vie intelligente existe ailleurs que sur terre parce qu'on n'y croit tout simplement pas. Dit autrement, le fait qu'on ne soit pas disposé à tenir pour vraie la proposition selon laquelle une telle forme de vie existe nous empêche d'emblée de jamais le savoir. Ensuite, on peut aussi ignorer une telle proposition car elle est simplement fautive. S'il n'existe effectivement pas de vie intelligente au-delà des frontières de la terre, on ne peut savoir qu'une telle forme de vie existe. Enfin, notre ignorance pourrait également venir d'un défaut de justification appropriée à croire en la proposition donnée. On aura ainsi beau croire dur comme fer qu'il existe une forme de vie intelligente ailleurs dans l'univers, on ne le saura pas tant qu'une telle croyance ne pourra être (en principe) dûment justifiée, et cela même si cette croyance se révèle en réalité vraie. En creux, il existe bel et bien certaines croyances qui sont vraies, sans que celles-ci puissent pourtant compter comme connaissances (je pourrais par exemple croire en vérité qu'il existe des extraterrestres après avoir regardé -

---

<sup>1</sup> Chisholm, R. M. (1957). *Perceiving: A Philosophical Study*. Ithaca: Cornell University Press.

et littéralement interprété - *Star wars*, mais ceci ne me le ferait pas *savoir* ; Nostradamus pouvait croire à raison que Notre-Dame brûlerait en 2019, mais il ne le *savait* certainement pas).

Si la théorie classique de la connaissance ici brièvement esquissée est sujette à de nombreux débats d'ordre philosophique, d'ailleurs essentiellement articulés autour de l'idée assez bien acceptée selon laquelle cette théorie est, sinon erronée, sans doute incomplète, il n'en demeure pas moins que celle-ci met le doigt sur un ingrédient en apparence important du fait de connaître, à savoir la *vérité*. Comme nous venons en effet de le souligner, en dehors de propositions vraies, aucune connaissance n'est possible. Dit par l'autre bout, qu'une proposition *soit* vraie (et non simplement *tenue pour vraie*) est une des conditions nécessaires pour qu'elle puisse être connue.

Afin de mettre en évidence comment une telle observation - en apparence anodine - peut se révéler cruciale pour comprendre le rapport ambigu et souvent confus que les sciences entretiennent avec la vérité, il est au préalable nécessaire d'opérer une petite mise au point terminologique.

### **La vérité, c'est-à-dire ?**

Nous croyons toutes et tous beaucoup de choses. Je crois que je m'appelle Olivier et vous croyez que vous vous appelez comme vous vous appelez en réalité. Alice croit qu'elle a 4 cousins germains. Certains croient que des formes de vie intelligente s'épanouissent au-delà de notre système solaire. Nous sommes nombreux à croire que l'eau mouille, que  $2+2=4$ , que Melbourne est la capitale de l'Australie, ou encore que le boson de Brout-Englert-Higgs est vraiment une très petite chose bien exotique.

Ces croyances diffèrent entre elles sur un point essentiel : elles n'entretiennent pas toutes le même type de rapport aux faits. Certaines d'entre elles, en l'occurrence, *correspondent* aux faits. « Je m'appelle Olivier » est adéquat au fait que je m'appelle Olivier, tout comme « L'eau mouille » correspond à cette disposition qu'a effectivement l'eau à mouiller. On dira de ces croyances qu'elles sont *vraies*. À l'inverse, au moins une des croyances évoquées plus haut ne correspond pas aux faits. « Melbourne est la capitale de l'Australie » ne représente pas correctement la réalité géopolitique australienne. On dira d'une telle croyance qu'elle est *fausse*.

On le voit, la vérité consiste ainsi essentiellement en une relation entre ces deux choses à distinguer que sont la croyance et le fait cru. Si la croyance selon laquelle Alice a 4 cousins germains est vraie, c'est en vertu du fait que celle-ci correspond bien à une réalité - le fait qu'Alice possède 4 cousins germains - qui existe, dans le monde, au-delà de la croyance. Notons toutefois que la vérité comme relation entre croyances et faits est typiquement considérée comme une propriété relationnelle des croyances elles-mêmes, et non des faits qui leur correspondent. On dira ainsi que la croyance « Alice a 4 cousins germains » est vraie, ou a la propriété d'être vraie. Mais on ne dira pas cela du fait qu'Alice a 4 cousins germains. Ce serait commettre une erreur de catégorie - un crime de lèse-majesté chez les philosophes. Les faits ne peuvent être ni vrais ni faux. Plutôt, ils sont ou ne sont pas.

La vérité comprise comme une relation de correspondance entre propositions et faits, qualifiée de vision « correspondantiste » de la vérité, est une notion *métaphysique*. En substance donc, elle ne dépend pas de nous. Plus précisément, le fait qu'une croyance

donnée soit vraie ou fausse ne dépend pas de nos souhaits, envies, besoins, désirs, sentiments, penchants ou inflexions. Elle ne dépend que de la réalité extérieure à nous. Ce qui rend vraie la proposition « Alice a 4 cousins germains » ne consiste ainsi pas en le souhait d'Alice (ou de quiconque d'autre d'ailleurs, du moins à un moment donné), mais seulement en le fait, indépendant de son souhait, qu'elle en possède 4. Dit autrement, ce qui est susceptible de rendre vraie une croyance - ce que les philosophes appellent parfois le « vérifacteur » - est le fait que cette croyance représente.

Notons que, considérations exotiques à part, nous adhérons généralement à un duo de principes logiques connus sous les noms de « tiers exclu » et de « non-contradiction ». Selon le premier de ces principes, si une croyance n'est pas vraie, alors sa négation doit l'être. Une croyance ne peut ainsi être ni vraie ni fausse. Elle est toujours soit vraie, soit fausse. « Alice a 4 cousins germains » sera donc vraie ou fausse, en fonction de si Alice possède 4 cousins germains est ou n'est pas le cas. Selon la « non-contradiction », une croyance ne peut être à la fois vraie et fausse. « Alice a 4 cousins germains » ne peut ainsi pas être vraie et fausse en même temps, car il ne peut être le cas qu'Alice ait et n'ait pas 4 cousins germains. Ces considérations nous permettent d'explicitier un fait assez banal, mais qui, nous le verrons, se révélera crucial lorsqu'il s'agira d'appliquer l'épistémologie aux sciences, à savoir qu'il n'existe que deux valeurs de vérité à pouvoir attribuer à une croyance donnée, à savoir la vérité et la fausseté. En toute rigueur, point d'intermédiaire. Quand une croyance n'est pas vraie, elle est fausse. Quand elle n'est pas fausse, elle est vraie. Quand elle est vraie, elle n'est pas fausse. Et quand elle est fausse, elle n'est pas vraie.

Cela étant, n'y aurait-t-il toutefois pas des croyances qui ne sont ni vraies ni fausses, ou alors un peu des deux à la fois ? Par exemple, « L'argent ne fait pas le bonheur », ou « Le boson de Brout-Englert-Higgs est vraiment une très petite chose bien exotique » ? Ne sont-elles pas des croyances qui sont soit, dans le premier cas de figure, un peu vraies et un peu fausses ou, dans le second cas de figure, pas clairement vraies ou fausses ? On pourrait volontiers l'accorder, mais alors à la manière des philosophes, c'est-à-dire, en répondant en substance : oui et non. « Oui » car, en pratique, on peut *vouloir dire* des choses vraies et des choses fausses par l'entremise d'une telle formulation de ces croyances. Mais surtout : « non » car, en réalité, les croyances en question échouent à remplir une exigence qu'il incombe maintenant de préciser, à savoir que celles-ci, pour être sujettes à attribution de vérité, doivent être « claires et précises ». Entendons par là que, pour être susceptibles de correspondre ou non aux faits, les croyances ne doivent pas être (anormalement) vagues ou ambiguës. Dans le premier exemple, que signifie exactement « faire le bonheur » ? S'il s'agit d'un bonheur matériel lié à l'acquisition aisée de choses, alors la croyance est (sans doute) fausse. Mais s'il est plutôt entendu un bonheur lié à un sentiment d'auto-réalisation, elle ne l'est effectivement pas nécessairement. Nous le voyons donc, une fois l'ambiguïté des termes levée - par exemple, comme nous l'avons fait, en ajoutant quelques précisions sur ce que nous voulions dire au départ -, il ne subsiste à terme qu'une unique valeur de vérité à attribuer à la croyance évaluée, qui est soit le vrai, soit le faux. En ce qui concerne notre boson, si par « très petit » on voulait dire « plus petit qu'un chat » et par « bien exotique » quelque chose comme « qu'on ne trouve que dans les îles du Pacifique », la croyance associée était probablement fausse.

S'il y a bien sûr d'énormes difficultés - que d'aucuns jugent, assez raisonnablement, même insurmontables - à ce que toutes nos croyances puissent être exprimées en des termes suffisamment clairs et précis que pour qu'une correspondance aux faits puissent être en principe décelée, nous considérerons dans ce qui suit qu'une telle pré-condition

est généralement remplie. Après tout, nous parlerons dans ce qui suit de sciences, et les scientifiques adorent et exigent - à raison - que soient employés des concepts précis (n'allez pas confondre masse et poids !). La raison d'une telle adoration et exigence est en fait claire et salubre : il s'agit de permettre d'évaluer l'adéquation des croyances avec les faits, et une telle évaluation est impossible quand les croyances en jeu sont exprimées de manière imprécise ou ambiguë. C'est d'ailleurs à cet égard que, dans la mesure du possible, on privilégiera en science les affirmations quantitatives par rapport aux qualitatives (« la température du noyau terrestre peut atteindre les 5700 degrés Kelvin » et non « le noyau terrestre est très chaud »). Tout ceci étant précisé, revenons maintenant à la question de la connaissance.

## Connaissance, vérité et scepticisme

La question centrale de toute l'épistémologie théorique - cette discipline qui s'interroge notamment sur la nature, les conditions et les limites de la connaissance en général - est certainement celle-ci : comment pouvons-nous jamais prétendre savoir quoique ce soit ? À cette question, la théorie classique de la connaissance que nous avons esquissée en introduction - celle qui conçoit la connaissance comme la croyance vraie justifiée - nous conduit inexorablement vers une difficulté. Car, pour qu'un sujet donné sache que P - disons pour qu'Alice sache qu'elle a 4 cousins germains -, il incombe pour celui-ci d'y croire de façon justifiée, mais également que P soit vraie, c'est-à-dire qu'il existe un fait du monde - en l'occurrence ici l'existence de 4 personnes liées à Alice de la façon appropriée - qui rende P vraie. Mais comment déterminer avec certitude qu'un tel fait existe bel et bien de la façon appropriée ? Comment savoir que cette relation métaphysique fugace de correspondance s'établisse effectivement entre P et le fait en question ? Les êtres cognitifs que nous sommes seraient-ils dotés de ce formidable outil qui consisterait à pouvoir percevoir distinctement les relations métaphysiques entre croyances et faits ?

À cette question cruciale, les épistémologues convergent - et c'est un fait notable qu'ils convergent à peu près unanimement sur ce point - vers l'idée selon laquelle, en substance, nous ne possédons bien sûr pas une telle capacité d'appréhension transparente des relations que notre langage (et/ou nos représentations mentales) noue avec les faits qui nous sont extérieurs. Dit autrement et de façon somme toute plus banale : en tant qu'être cognitifs limités, nous sommes irrémédiablement faillibles dans la « lecture » du monde qui nous entoure. Dit encore autrement, *aucune* de nos prétentions à la détection d'un vérificateur donné - donc aucune de nos prétentions à mettre le doigt sur une vérité - n'est exempte de possibilités d'erreur. Dans la sagesse commune, ici en l'occurrence tout à fait pertinente : « on peut *toujours* se tromper ».

Bien que commune, une telle sagesse a une conséquence que d'aucuns pourraient juger désastreuse, notamment pour les sciences. Car, en l'état, s'il nous est bien impossible de prétendre jamais accéder avec certitude à une quelconque vérité, la théorie classique de la connaissance nous indique alors que, en corollaire, aucune connaissance n'est jamais possible. Il est impossible pour Alice de *véritablement* savoir qu'elle a 4 cousins germains, car Alice n'est pas en mesure, comme tout autre humain d'ailleurs, de saisir cette relation métaphysique qui se noue entre le contenu de sa croyance et un fait putatif selon lequel elle aurait 4 cousins. Bien sûr, elle peut (et, comme les scientifiques le feront pour des croyances plus complexes que celle-ci, elle va) collecter des données probantes justifiant sa croyance (elle va par exemple compter ces personnes qu'elle pense être ses cousins), mais elle ne sera *jamais* à l'abri de l'erreur. Sera-t-elle par exemple en mesure

de s'assurer qu'elle et ses cousins sont bien les enfants de leurs parents ? Et si elle y parvient, sera-t-elle en mesure de s'assurer qu'elle ne possède pas de cousin caché ? Et si elle y parvient, pourra-t-elle garantir que ses prétendus cousins sont bien humains, et non des robots humanoïdes conçus pour lui faire croire qu'ils sont ses cousins ? Et si elle y parvient, pourra-t-elle garantir qu'elle ne vit pas dans une simulation informatique généralisée destinée à lui faire croire faussement ce qu'elle croit - dont le fait qu'elle a 4 cousins -, ou qu'elle est bercée dans une rêverie généralisée, par exemple orchestrée par le malin génie cartésien ? On le voit, si connaître requiert la vérité, et que déterminer ce qui est vrai revient à écarter *toutes* les possibilités d'erreur, connaître est impossible. Le lecteur averti aura reconnu dans un tel raisonnement l'attrait inexorable du scepticisme - selon lequel aucune connaissance ne saurait être obtenue sur quoi que ce soit -, position notoirement et vigoureusement combattue par la grande majorité des philosophes depuis l'antiquité, mais en réalité jamais définitivement mise au tapis.

### **Sciences, connaissance et vérité**

Si on s'en tient à la théorie classique de la connaissance, il semblerait dès lors que toute connaissance soit impossible en principe. On peut certes croire en certaines choses, c'est-à-dire les tenir pour vraies, mais quelle que soit la qualité de la justification que l'on puisse apporter pour fonder de telles croyances, il subsistera toujours un doute quant au fait qu'elles soient « vraiment vraies ». Ceci procède du simple fait que nous ne sommes pas cognitivement équipés pour percevoir en toute transparence la « nature profonde de la réalité » ou, plus prosaïquement, nous ne sommes jamais en mesure de résorber *toutes* les possibilités de nous tromper. En définitive et malgré tous nos efforts, il subsistera *toujours* des possibilités d'erreur, certes farfelues, improbables ou paranoïaques (comme celles de la manipulation, du rêve ou du malin génie), mais néanmoins *possibles* (en ceci réside d'ailleurs, de manière concomitante au scepticisme, la grande résilience de toutes les variétés de conspirationnisme).

Doit-on en conclure qu'aucune connaissance *scientifique* n'est possible ? Doit-on accepter qu'on ne pourra jamais raisonnablement prétendre savoir que la terre est ronde, que fumer provoque le cancer ou que les continents dérivent au cours du temps ?

Résister à l'attrait inexorable du scepticisme - dont on peut mesurer aujourd'hui les dangers, notamment au regard de la crise climatique ou sanitaire - exige que nous nous opposions à une telle conclusion pessimiste. Mais pas de n'importe quelle façon. En l'occurrence, certes pas en prétendant brandir des « vérités » scientifiques dont on sait qu'elles ne sont pas atteignables (en tout cas selon les modalités que l'on croit). Opposer aux sceptiques les mirages de la « certitude scientifique », du « scientifiquement prouvé » ou du « fait scientifique » ne fait que le lit de leur propre stratégie, en dotant erronément la science - et en fait toute forme de connaissance - de standards grandiloquents inadaptés à notre condition humaine, modeste et finie.

Mais alors comment faire ? Comment souvent en philosophie, en faisant un pas en arrière et en reconsidérant la façon « classique » ou « intuitive » de concevoir les ingrédients constitutifs de ce qu'est la connaissance, et en particulier l'ingrédient de vérité. Plus précisément, il importe de considérer que la vérité n'est pas, en tant que telle, aussi cruciale pour la connaissance que l'on pourrait vouloir le croire de prime abord. À l'image d'une science qui sacralise la vérité devrait se substituer, dans la culture commune, celle

de sciences qui embrassent ce que Popper appelait lui-même la « vérissimilitude »<sup>2</sup>, c'est-à-dire, en substance, un rapprochement vers un « horizon de vérité ». En des termes plus courants, on pourrait affirmer que le moteur des sciences ne devrait pas tant être la vérité elle-même que la *fiabilité*, entendant par là la probabilité de formuler un discours plus proche du vrai que toute autre forme de discours pourrait, à un moment donné, pouvoir prétendre. Et si la science ne saurait avoir l'arrogance de toucher le vrai - car personne ne le peut -, elle peut avoir l'ambition de constituer notre ressource la plus fiable de compréhension du monde (dans sa dimension factuelle), dans la mesure où elle a été historiquement et institutionnellement conçue comme une entreprise systématique et efficace de résorption des possibilités d'erreur. Si la connaissance scientifique est ainsi possible, ce n'est pas parce qu'elle est vraie, mais plutôt parce qu'elle est la moins probablement fautive, ce qui, à toutes fins utiles et étant donné notre condition, reste notre meilleur levier pour appréhender, manipuler ou interagir avec le monde (factuel) qui nous entoure.

Dans un tel esprit et pour conclure, évoquons une illustration pour rendre plus saillants les éléments centraux de ce qui est avancé ici. Laissons de côté un instant les 4 cousins d'Alice pour lui demander cette fois de compter quelque chose qui a véritablement valeur scientifique. Demandons par exemple à Alice de se prononcer sur le nombre d'espèces animales qui vivent aujourd'hui en Amazonie (alternativement mais de manière structurellement similaire, on pourrait demander à Alice de déterminer la forme exacte - et pas simplement « ronde » - de la terre, la probabilité exacte - et pas simplement non nulle - que fumer provoque le cancer, ou encore la proportion exacte de personnes doublement vaccinées contre le Covid19 qui contractent tout de même la maladie dans une région et une période données).

Il est évident qu'Alice, comme tout autre être humain, même parmi les biologistes les plus chevronnés, ne pourra pas simplement regarder l'Amazonie dans le blanc de l'oeil pour y déceler, comme par enchantement, la correspondance qui se nouerait entre un quelconque fait et une proposition comme, par exemple, « il existe maintenant 84.536 espèces animales en Amazonie ». Il est aussi évident que toute une série de techniques se révéleraient d'emblée douteuses pour ce faire. Par exemple, si l'un des cousins d'Alice lui assure avoir entendu de son beau-frère que ce dernier aurait déterminé, après avoir séjourné une semaine en vacances sur place, qu'il y aurait, selon son estimation personnelle, au moins 1.000 espèces d'animaux en Amazonie, on serait plus que circonspect. De même si Alice se réveille d'un mauvais rêve au cours duquel l'esprit de la forêt amazonienne lui aurait susurré qu'il existerait plus d'un millions d'espèces animales sur place. Ou encore si cette dernière se décide à tenter de déceler l'information recherchée dans les astres, les cartes ou les feuilles de thé. De ces différentes « techniques » ressort l'expérience répétée d'une faible fiabilité, chacune d'entre elles se révélant truffée de possibilités d'erreur (non farfelues ou paranoïaques) non résorbées.

Par contre, si Alice s'engage dans un long travail de collecte de données sur place en collaboration avec des équipes de botanistes, entomologistes, biologistes, géographes, climatologues, statisticiens, informaticiens (etc.) et que, ensemble, ils croisent leurs expertises pour observer, à l'aide de capteurs sonores de chants et de cris d'animaux assistés par des logiciels de reconnaissance, à l'aide d'échantillonnages répétés de poils ou de plumes, à l'aide d'analyses ADN de déjections animales retrouvées dans des insectes bousiers (etc.), et que de telles données s'avèrent collectées en différentes saisons (car l'activité et la présence animale varient au cours de l'année), en différents

---

<sup>2</sup> Popper, K. (1963). *Conjectures and Refutations*. London: Routledge and Kegan Paul.

moments de la journée (car l'activité et la présence animale varient au cours de la journée), en différents endroits (car l'activité et la présence animale varient que l'on soit en zone humide, sèche, en altitude, etc.), et cela pendant de nombreuses années, et si toutes ces données sont ensuite statistiquement agrégées et croisées par des recherches expérimentales menées en laboratoire sur les comportements animaux, qu'elles sont en outre vérifiées et reproduites par d'autres équipes de chercheurs, qu'elles s'avèrent cohérentes avec d'autres études antérieures possiblement menées en lien avec d'autres champs d'enquête, et si en outre toutes ces techniques, mesures et collectes sont scrupuleusement scrutées, avant et après publication des résultats, par des milliers de chercheurs de par le monde, dont certains, en concurrence avec son équipe, seraient bien heureux d'y déceler des erreurs manifestes, et si de tout ceci émane une estimation qui finit par rallier un consensus, à savoir qu'« il existe aujourd'hui 80.000 espèces animales en Amazonie, avec une marge d'erreur de plus ou moins 6.500 », alors il y a fort à parier qu'Alice aura fait son travail de la manière la plus efficace qu'il ait été humainement possible à une époque donnée. En ayant scrupuleusement veillé à résorber un maximum de possibilités d'erreur, Alice (et ses collègues) aura produit une croyance éminemment plus fiable que celle qu'elle aurait pu produire par tout autre moyen.

Imaginons maintenant que, dans un acte de bonté gratuite, une quelconque divinité nous renseigne sur le fin mot de l'histoire, sur la vérité sur la question, à savoir que, en réalité, il existe aujourd'hui 87.000 espèces animales en Amazonie. Le fait que l'estimation d'Alice et son équipe d'experts soit littéralement fausse l'empêche-t-elle de constituer une connaissance (scientifique) ? Et qu'en serait-il si, en réalité, il existait 86.000 espèces, rendant les faits compatibles avec la marge d'erreur de l'estimation en question ? Dans un cas comme dans l'autre, que l'estimation d'Alice et son équipe soient aussi littéralement fausses que celles qu'elle aurait obtenue par devinette, rêve ou divination ne fait pas de différence, aussitôt qu'on cesse de sacrifier la vérité comme condition nécessaire de la connaissance, comme à la lueur de la théorie classique. En définitive, l'estimation d'Alice et son équipe est une connaissance, car, à défaut d'être vraie, elle est fiable. Elle constitue une approximation de la vérité qui ne saurait être approchée de meilleure façon à une époque donnée. À cet égard, en cette estimation réside notre meilleur levier d'interaction avec le monde (par exemple dans l'éventualité où nous serions désireux d'agir en faveur d'une protection de la biodiversité en Amazonie).

Dans un tel contexte, si, par un odieux caprice du destin, notre vie à toutes et tous devait dépendre de la qualité de notre estimation du nombre d'espèces animales vivant aujourd'hui en Amazonie, sur quel type d'estimation parmi celles envisagées plus haut serait-il rationnel de notre part de parier, sachant qu'aucune d'entre elle n'est, *stricto sensu*, vraie ? Par l'autre bord, l'absence de « certitude scientifique » serait-elle bien le signe que la différence entre croyance et connaissance s'étiole, et que toutes ces propositions se valent ?